

iO

n°83

Festival TransAmériques

#83 / Brassard – Ye – Quesne – Stuart – Rodriguez & Pardo – Fortier & Lepage
Vahnee – Thériault – Alkantara Festival (Lisbonne) – Festival Les Emancipées (Vannes)



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 150 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitez (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival, Programme Commun (Lausanne), TIFA (Taïwan)...

www.iogazette.fr

ÉDITO

OH LES BEAUX JOURS !

C'est devenu un rendez-vous. Ce moment que l'on attend, cette rencontre que l'on rejoue fébriles et apeurés. Se faire beau, le cœur et les yeux parés des atours des jours de fête. Le printemps redevient le temps des fleurs et nous traversons l'Atlantique pour humer avec légèreté l'air frais de nouveaux horizons. Car ce que la scène a de magique et d'universel, c'est le risque et la responsabilité pris par chaque spectateur. S'asseoir et se préparer à voir. Rester en éveil et veiller sur. Le rapport s'inverse : ce sont les salles qui par la communion des cerveaux innervent les propositions du flux qui fait sens. Dans cette position inconfortable, il faudra accueillir la déception avec autant d'amour que les transcendances, l'incompréhension, l'éloignement et les faiblesses de ceux dont on se croyait aimés comme des graals pour les aurores futures. « La damnation du héros tragique c'est de parler tout le temps afin de produire le silence », affirmait Franz Rosenzweig. Merci Martin Faucher de nous offrir ces avalanches de mots et de préserver avec humanité les champs du silence.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Tao Ye - 6 & 9

Marie Brassard - La Vie utile

Philippe Quesne - La Nuit des taupes

REGARDS PAGES 6-7

Meg Stuart - Until our hearts stop

Sarah Vanhee - Oblivion

Paul-André Fortier & Étienne Lepage - Solo 70

Gabino Rodriguez & Luisa Pardo - Tijuana

EN BREF PAGE 8

LA QUESTION PAGE 10

Anne Thériault

REPORTAGES PAGE 11

Alkantara Festival (Lisbonne)
Festival Les Émancipés (Vannes)

NUMÉRO SPÉCIAL FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES Montréal, du 23 mai au 7 juin 2018



6 & 9

CHORÉGRAPHIE TAO YE / THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE

« Désignés par des numéros qui renvoient au nombre d'interprètes sur scène, 6 et 9 laissent les mouvements ondulatoires des danseurs habiter l'espace baigné d'ombre et de lumière. »

« CELUI QUI NE PERD PAS SA RACINE PEUT DURER »

— par Marie Sorbier —

Comment ne pas placer cet article sous la tutelle du sage Lao Tseu à qui le Tao doit tant ? Car c'est bien de philosophie taoïste dont il s'agit et il est peut-être utile, pour appréhender la force esthétique de ce spectacle, de se mettre à jour sur quelques notions de base.

Selon certains auteurs taoïstes, ce sont les nombres qui ont précédé les images. Leur apparition devance celles des idées, des noms et des formes des choses. Les nombres ne mesurent pas une quantité mais indiquent un moment, une succession et un emplacement dans une figure, c'est-à-dire qu'ils assignent une place dans le temps et dans l'espace qui sont les lieux de la manifestation de possibilités. Leur fonction consiste à marquer à la fois une différence, une discontinuité, et en même temps à assurer une continuité sous forme de succession. Ils rendent ainsi compte de l'ordre du monde, un ordre organique et hiérarchique qu'ils figurent et qui est au fondement de l'œuvre de l'adepte taoïste. Ce dernier mesure le Ciel et la Terre, y place des repères et l'organise. Nous voilà donc au cœur des tensions et des fluides qui traversent les corps de ces deux courtes pièces. Pourtant elles ne se ressemblent pas ; 6 est ancrée dans le sol et puise sa force et sa souplesse de la terre. L'individu n'a

pas sa place, c'est la puissance hypnotique et la pureté de la ligne qui importent. 9 désaxe la rectitude et jette les danseurs dans une solitude apparente, chacun se débattant contre la gravité ou l'éparpillement mais intrinsèquement unis dans leur finitude d'être humain.

“

Espace de communion

Exit donc les ombrelles en papier de riz et autres masques théâtraux : la Chine contemporaine est à l'avant-garde de la danse. « Nous vivons dans une ère de couleurs éclatantes. La mission que je me suis donnée, c'est de créer une couleur unique, distillée. » Figure de proue de cette nouvelle danse formelle, le jeune prodige Tao Ye explore inlassablement l'idée d'un mouvement pur, dégagé de toute forme de représentation où les corps y ondulent, androgynes et abstraits dans des unissons ascétiques. Aujourd'hui, il revendique une position « minimaliste » fondée sur la seule image du corps, hors de toute intention narrative : il numérote ses pièces car donner un titre induirait trop d'images là où il n'y a que de la pensée. Mais en digne adepte de la voie du Tao, ce serait bien mal saisir ses intentions que de croire qu'il s'agit simplement

du nombre de danseurs sur scène. Car tout est symbole : de la structure des costumes à l'intensité des lumières, de la répétition des mouvements au moindre décroché du cou ou du poignet, tout revêt une signification ontologique. Et la magie de la danse c'est qu'elle permet à tous de s'approcher de cette matière organique gorgée de millénaires de sagesse sans en avoir rien lu. Face à ces êtres identiques, nous voilà plongés dans une contemplation - proche de la transe - d'un enchaînement gestuel ininterrompu, virevoltant, précis et presque langoureux. « A travers mon travail, j'espère recentrer l'attention sur l'essence de la sensation et de la perception. C'est dans le corps, dans notre existence physique, qui porte en elle l'ordre intrinsèque de la vie, que réside la plus grande des sagesse. » En restant bien arrimés à la terre, une élévation est possible. Les mouvements ont beau se répéter, ils apparaissent à chaque instant plus intenses, plus incarnés. Et c'est peut-être grâce à cette litanie sans début ni fin et à l'apparente modestie de leur ampleur qu'ils parviennent à créer un espace de communion. Ce qui pourrait paraître inaccessible à nos yeux contemporains occidentaux surchargés devient une thérapie qui lave notre esprit et nous permet de nous recentrer.

FOCUS —

LA VIE UTILE

MISE EN SCÈNE MARIE BRASSARD / THÉÂTRE ESPACE GO, JUSQU'AU 1ER JUIN

« Jeanne va mourir. Le temps de sa chute devient l'éternité. Son esprit se cabre, résiste. La fin s'éloigne, revient au galop. Se chevauchent des scènes du passé et du présent. »

JE PRAIS DIEU POUR QU'IL ME FASSE CROIRE EN LUI

— par Léa Coff —

Fruit de plusieurs années d'écriture, de ratures et de réécriture, « La Vie utile » ficelle les interrogations et angoisses existentialistes d'Evelyne de la Chenelière, artiste multiple et unique de la scène québécoise.

Pour porter ce texte aux foules et lui donner chair, l'autrice a convoqué la metteuse en scène Marie Brassard, rencontrée en 2013 sur le plateau de l'Espace Go pour la création de « La Fureur de ce que je pense ». Et c'est sur ce même plateau que la magie opère, une nouvelle fois. Le matériau est dense et sensible et sa manipulation nécessitait tout autant d'ambition et d'extravagance : la distribution puissante composée par la metteuse en scène est à la hauteur du défi. Christine Beaulieu et Sophie Cadieux rejoignent Evelyne de la Chenelière sur le plateau et les trois comédiennes offrent une performance sublime, incarnant le texte avec une physicalité presque animale. Virtuoses, elles évoluent

sur le mince fil tendu entre maîtrise et abandon. Dans la carcasse d'une verrière envahie par le lierre et les fougères, comme dans un « jardin céleste », sas de décompression entre l'ici et l'ailleurs, Jeanne tente de remonter à la naissance de sa conscience. Elle veut comprendre ce qui a fait d'elle ce qu'elle est, elle veut refaire le parcours, depuis le commencement et répondre à cette question : à quoi se résume le monde quand vient le temps de le quitter ?

“

Catharsis universelle

Elle fait sortir de terre les fantômes superbes de ses parents tels qu'elle ne les a jamais connus, et renaître son alter ego, Jeanne d'Arc (parfaite Sophie Cadieux), fougèreuse et intrépide cavalière qu'elle a tant adorée. Elle tente de reconstruire l'image floue d'un père parti

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« La Vie utile » © Caroline Laberge

LA NUIT DES TAUPES

CONCEPTION PHILIPPE QUESNE / USINE C, DU 3 AU 6 JUIN

(vu au Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles, en mai 2016)

« De Platon à Ben Laden, la caverne engendre ses mythes, impose sa loi primitive. Dans les interstices du sous-sol grouille une espèce inconnue qui peut nous apprendre à résister au cynisme, à tenter l'utopie. »

CORPS CAVERNEUX

— par Pierre Fort —

C'est l'imaginaire des bas-fonds et des entrailles de la terre : grottes basaltiques, concrétions pierreuses, excavations, galeries et boyaux souterrains où se meuvent tranquillement les corps à la fois lourds et agiles de sept énormes taupes. Leurs mains griffues à six doigts, larges et robustes et leur groin fouisseur s'affairent, percent, défoncent, déchirent avec une obstination vertueuse.

Philippe Quesne donne le spectacle de ce troglodytisme besogneux et ambulante : il y a quelque chose de fascinant à regarder cette procession mystérieuse et occulte, le compagnonnage de ces masses informes qui se heurtent, s'étreignent, s'agrippent, se laissent tomber ou finissent en glissades. Les événements se suivent au fil du hasard et il s'agit moins d'un récit que d'une succession d'aléas, de sensations et de rencontres, une prolifération de petits récits possibles. On s'affaire, on travaille, on s'aime, on se nourrit de gigantesques lombrics flasques et caoutchouteux, on rote. Avec des bombes de peinture, on inscrit sa trace au pochoir, on fait de l'art pariétal. On donne la vie,

on meurt, on enterré - en direction du ciel - le cadavre d'une taupe suspendu à une poulie. C'est un monde sens dessus dessous, paisible et inquiétant à la fois. Car l'utopie de Philippe Quesne est un ténébreux empire, traversé par l'idée de la mort : avant de s'endormir au son berceur et onduleux du thérémine, on a biberonné goulument de gros bidons de poison.

“

Illusion comique

Bientôt, par un jeu magnifique d'ombres et de lumières, l'agencement spatial s'élargit progressivement et explore en profondeur de nouveaux domaines : un gigantesque terre recouvert de sacs poubelle, dont on ne sait s'il s'agit d'un nid pour le petit ou d'un catafalque tumulaire, un horizon indistinct et flamboyant, une grande toile qui se déploie. On projette sur elle, à l'épiscopo, des émulsions multicolores, où marinent d'authentiques vers de terre et où se dessinent les silhouettes grandies des taupes, comme un véritable théâtre d'ombres. C'est tout à la fois la caverne de Platon et la grotte du magicien Al-

candre, les apparences trompeuses et l'épiphanie miraculeuse. On lâche la proie pour l'ombre mais on cherche toujours, dans sa nuit aveugle, un soleil intérieur. Il nous est donné à lire, parmi d'autres citations, ces quelques mots de Deleuze et Guattari dans leur éloge des vieux peuples itinérants de l'Inde : « Percer les montagnes au lieu de les graver, fouiller la terre au lieu de la strier, trouver l'espace au lieu de le tenir lisse, faire de la terre un gruyère ». Dans leur inlassable industrie, les taupes transportent leurs blocs de terre, redéfinissant en permanence leur univers et déployant sans relâche « leur machine de guerre nomade ». Le petit précis d'utopie intérieure se transforme alors en manuel de résistance. Sans aucun doute, rien n'est à soi que l'illusion, le travail, l'art et le néant mais il faut s'y abandonner totalement, avec ivresse et bonheur : au son de leur petit orchestre, perchées sur des trotinettes électriques, les taupes se livrent à un dernier ballet étrange et féérique. Philippe Quesne revisite ici la grande tradition de l'illusion comique.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

UNTIL OUR HEARTS STOP

CHORÉGRAPHIE MEG STUART / USINE C

« Ils rêvent de communauté. Ils se scrutent, se palpent, s'agrippent. Tentent la magie noire. Dans une boîte de nuit — ou bien est-ce un sous-sol ? — ils s'adonnent à une cérémonie underground qui promet d'amener au point de fusion leur microsociété d'initiés et de curieux »

TOI, TES POILS ET PUIS TA BOUCHE

— par Léa Coff —

Cela fait déjà trois ans que Meg Stuart, ses danseurs et ses musiciens parcourent les scènes du monde avec cette fresque charnelle aux allures de trip sous acide. C'est qu'il y a quelque chose dans la danse de la chorégraphe américaine qui vient nous chercher, quelque chose de foncièrement humain qu'il est impossible de fabriquer. Dans un silence religieux, les corps se rencontrent, rampant sur la moquette mauve qui recouvre le plateau, explorant les possibles, s'agrippant entre eux de plus en plus fort. Ce qui ressemble à un innocent jeu d'enfants se transforme peu à peu en une lutte animale animée par le besoin de se toucher les uns les autres, de se sentir, de se renifler, de se shooter au parfum de l'autre. Ils se débattent, s'arrachent leurs vêtements, gémissent et soupirent... de plaisir ? Il n'y a cependant là rien de sexuel, rien d'érotique ; du sensuel tout au plus. Alors pourquoi la salle retient-elle ainsi son souffle ? Certains détournent le regard ou s'enfoncent dans leurs sièges : le malaise est palpable. Et pourtant, des gens tout nus au théâtre, on en a vu. Mais ce que nous renvoie ces corps déchainés, dénués

de toute pudeur, comme un miroir cru et pénétrant, c'est notre quête éperdue de l'autre, cette recherche sans but qui nous dévore. Et ce n'est qu'une mise en bouche. Envoutés par un jazz destructuré joué live par trois musiciens parfaitement intégrés à la dramaturgie, les danseurs entrent dans une transe primitive hypnotisante. La proposition de Meg Stuart repousse les limites de l'intimité jusqu'à ce que les dernières barrières s'effondrent. Nous n'en dirons pas plus, l'expérience est à vivre. Né d'un travail d'improvisation quasi-spirituel, "Until our hearts stop" est une performance d'endurance qui joue avec nos nerfs et demande à ses interprètes un abandon sans retenue. Et sa réussite repose sans aucun doute sur la générosité des artistes qui la portent. Meg Stuart s'est entourée de personnalités fascinantes capables de trouver en eux une sauvagerie authentique tout en restant en totale conscience de la scène, du public et du spectacle. "Until our hearts stop" nous remue, nous retourne, nous provoque, nous fait rire souvent, nous rebute parfois. Bref, nous fait quelque chose. Des sensations qui restent.

C'est un geste artistique qui s'oppose délibérément à l'ère actuelle du consommable à outrance, où tout se jette, s'oublie, s'efface sans égard. Imperturbable, presque au bord de l'autisme, l'artiste réalise son grand déballage dans une forme trop invariante pour être incisive. Elle manipule les objets presque trop minutieusement, du bout des doigts ; un comble pour un spectacle dont le cœur du propos est la crasse, le détrit, la merde de se donner l'air aussi ordonné et propre ! Au cours d'une impossible logorrhée, sa parole devient tout aussi envahissante que l'oppressante matière exposée à l'état brut. La performance prétendument écotoxicologique dérape dans un discours péniblement autocentré, dans lequel Vanhee

relate le processus de création de son œuvre et quelques considérations anodines sur sa vie et sa condition d'artiste. Elle se s'étale aussi complaisamment sur la consistance de ses déjections ou délivre des énoncés plus dérangeants, comme l'évocation nostalgique de l'époque bénie où les femmes, fourbues par le labeur, glanaient aux champs, ou encore la revendication d'une forme de relativisme béat qui ne distinguerait pas les choses selon leur valeur mais lui permet d'afficher la conscience tranquille de donner sa chance à tout, y compris à un pot de yaourt, et de s'en émoouvoir... Nous voici mis face à un étrange paradoxe : que garder de cette fable justement obnubilée par la conservation ? Pas grand-chose.

Voilà qui n'est pas un manifeste écologiste, mais plutôt un hommage aux choses. Aussitôt que notre anthropocentrisme et notre consumérisme les ont utilisées, consommées, éventrées, elles tombent invariablement dans l'oubli. Sarah Vanhee au contraire leur donne une seconde vie. Son déballage un instant en suspens, elle s'immobilise auprès d'une bouteille d'eau vide. Et énumère toutes les étapes du processus de production, sans oublier le long voyage autour du monde du liquide sous son capuchon. « Oblivion » rappelle la complexité globale des choses, face aux oubliettes autour desquelles gravite notre économie de la consommation. « Si j'avais été consé-

quente, la performance aurait dû aussi durer un an », lance Vanhee, qui poursuit sa réflexion à propos d'elle-même et de la représentation. Cette apparence d'autofocalisation mais aussi sa dramaturgie de l'accumulation poussent quelques spectateurs à s'éclipser. C'est ainsi : toute performance radicale crée ses propres déchets, ses propres renégats. Or, ici, ils ont tort. Tous les éléments qui restent, qui traversent le texte de Vanhee et la bande-son - des propos de Žižek sur le pétrole au journal de bord de l'artiste sur ses propres selles - constituent le noyau même de ce qui rend ce solo si pertinentement ambigu. « Oblivion » problématise la frontière idéologique entre l'utile et l'inutile, entre la création et les excréments, entre l'efficacité et l'écologie.

OBLIVION

CONCEPTION SARAH VANHEE / PLACE DES ARTS

(vu au Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles, en mai 2016)

« Un pari fou. Une expérience radicale, déstabilisante. Pendant un an, l'artiste belge Sarah Vanhee a accumulé tous ses déchets personnels, réels ou virtuels. »

À SA DÉCHARGE

— par Christophe Candoni —

SOUS LES DÉCHETS

— par Wouter Hillaert —

REGARDS

TIJUANA

MISE EN SCÈNE GABINO RODRÍGUEZ ET LUISA PARDO / ESPACE LIBRE

« Une fausse moustache, un changement d'identité. À Tijuana, durant six mois, le comédien Gabino Rodríguez devient Santiago Ramirez, ouvrier d'usine payé au salaire minimum. »

VIS MA VIE DE PAUVRE

— par Léa Coff —

Dans son infatigable quête de réalité, et avec pour objet de porter la vérité de son pays sur scène, le mexicain Gabino Rodríguez a abandonné sa condition d'artiste engagé, fier représentant de la classe moyenne intellectuelle, pour s'immerger six mois durant dans le quotidien d'un ouvrier payé au salaire minimum national. Équipé de quelques vêtements de rechange, d'un savon et d'une brosse à dent, Gabino s'est changé en Santiago avant de s'enfoncer dans les colonias de Tijuana, bidonvilles constitués par les afflux réguliers d'immigrants venus

chercher leur part du dynamisme économique provoqué par la proximité de la frontière américaine. Logé par une petite famille dans une maison sans portes, il décroche une place comme embaumeur dans une fabrique de vêtements contre la modique somme de 70,10 pesos par jour (soit 4,6 dollars ou 3 euros), six jours par semaine, dix heures par jour. Dans cette réalité, il faut se lever très tôt le matin pour prendre une douche froide et grimper dans un bus bondé pour rejoindre l'usine située à l'autre bout de la ville. Il faut choisir entre le luxe de boire une (seule) bonne

bière fraîche après le travail ou profiter d'un repas du soir. Il faut se contenter de rêver d'une nouvelle paire de chaussures ou encore de voir la mer un jour, pourtant qu'à une quinzaine de kilomètres. Gabino Rodríguez se retrouve confronté à un monde de privations qu'il n'aurait jamais pu imaginer dans ses moindres détails. Sur scène, il nous raconte son immersion, ses questionnements d'artiste mais aussi son ressenti d'homme face à un univers ultra-testostéroné où la fierté fait loi, où la moindre étincelle déclenche un dévouement de violence brute. Pour nous transmettre son récit,

Gabino Rodriguez et sa comparse Luisa Pardo adoptent la forme la plus primaire du théâtre documentaire : des images filmées au smartphone accompagnées sur le plateau par un comédien-conférencier. Le geste appuie grossièrement la parole et quelques mimes timides tentent de traduire l'effort éreintant du travail à la chaîne, sans franchement convaincre. La statique de la proposition pèse lourdement sur le discours et l'on en vient à se demander ce que la forme théâtrale vient ici apporter à la pure information.

SOLO 70

CONCEPTION PAUL-ANDRÉ FORTIER ET ÉTIENNE LEPAGE

EDIFICE WILDER - ESPACE DANSE, JUSQU'AU 3 JUIN

(vu au Théâtre national de Chaillot, Paris, en mai 2018)

« Les rapports d'âges se confondent. Les temps concordent ou discordent. Le chorégraphe Paul-André Fortier, 70 ans, occupe toute la scène et incarne avec force la charge du corps vieillissant. »

ENTROPIE DE LA VIEillesse

— par André Farache —

Avec « Solo 70 », le danseur et chorégraphe Paul-André Fortier, en collaboration avec l'auteur dramatique Étienne Lepage, accompagné sur scène de l'acteur Étienne Pilon et de la musicienne Jackie Gallant, se livre entièrement, sans artifice, revendiquant un corps marqué par le passage du temps qui refuse d'abdiquer. Présentée sous forme d'un ralentissement et d'une désorganisation du rythme, la vieillesse reste cependant sans incidence sur la puissance d'un corps - dont les stigmates de l'âge sont assumés et montrés sans complaisance - revitalisé par les énergies extérieures (musicale, vocale et visuelle). Seul personnage en mouvement pendant de longues minutes silencieuses, Fortier évolue à l'intérieur d'un carré, en glissant, marchant ou « nageant », dans toutes les directions, de façon symétrique et régulière. Puis le mouvement se fait hésitant, marqué par les petits pas de côté et une arythmie, comme une incision rapidement maîtrisée afin de reprendre le cours normal de ce voyage, pour enfin ralentir, pause indispensable face à cette entropie intérieure au rythme léthal. Mais l'augmentation de

ce chaos intérieur est cependant tenue à distance dès lors que l'énergie de la musique (rock ou aquatique en l'espèce) et la violence de la parole radicale du texte de Lepage, redonnent au corps vieillissant - que Fortier n'hésite pas à montrer quasi-nu (de dos) - une énergie apparemment inépuisable s'il accepte un instant d'immobilité, seule possibilité apparente d'ouverture aux influences vitales extérieures. Il résulte de ce conflit violent, entre le choix de s'opposer ou d'accompagner cette évolution entropique morbide pourtant inévitable du corps, certains moments absolument poétiques - fuite impossible du danseur devant l'acteur ; image vidéo en arrière-plan de l'ombre de Fortier s'échappant de l'écran, défi à l'immobilité affichée sur scène -, poésie qui renforce la puissance narrative du propos des auteurs. Prestation hypnotique, donnée par cet artiste de 70 ans qui semble inlassablement recommencer sur scène son ouvrage avec vitalité et bonheur, « Solo 70 » illustre avec force la magnifique injonction de Camus : « Il faut imaginer Sisyphe heureux ! »

AND SO YOU SEE...

And so we have seen ! Si la naissance des enfants de la Terre et du Ciel devenait réalité, elle serait semblable à ce moment dionysiaque de théâtre imaginé par la chorégraphe Robyn Orlin dans « And So You See ». Une mise en scène percutante (mélange de mouvement et d'immobilisme, de puissance et de douceur, de sérieux et de légèreté) illustre sa vision du racisme, de l'homophobie, de la liberté et finalement de l'identité. Et seul Ibokwe Khoza, immense artiste, dans toutes les acceptions du terme, était à même de donner corps à la démesure de la liberté absolue d'être. Incontournable. **A.F.**

CONCEPTION ROBYN ORLIN
DU 2 AU 4 JUIN
— THÉÂTRE ROUGE DU CONSERVATOIRE —

UNION OF THE NORTH

De jeunes gens s'entraînent dans un magasin de sport, entre jogging, leggings, boîtes de stéroïdes et autres appareils de la pop multicolore et fatiguée. Ils veulent devenir beaux et musclés en s'enduisant de sang, de confitures, de beurre pour célébrer un mariage tartine dans le meilleur et le pire du temple de l'hypermarket. Vincent Macaigne pourrait aisément revendiquer la paternité du château en plastique gonflable où l'on glorifie la consommation sur l'échelle 1/1. Heureusement dans cette blague potache, l'office est mené par une chanteuse sublime aux rondeurs sucre glace. Face à un dunkin donuts, cette nouvelle reine du désert chante des airs électros renversants pendant que des bandes rivales s'affrontent. Il y a eu Capulet contre Montaigu, Sharks contre Jets, Tom et Jerry mais notre maître de cérémonie vaudou convoque dans ce mariage Rahan et Pocahontas, et l'amour sera léché jusqu'au bout du doigt de pied. Dans ce comic trip plop, clip, crap, pop et branché, Valdimar et Erna se sont persuadés que leur mariage est digne d'intérêt mais ils se vautrent et donnent sur le vide comme une fenêtre sur la cour. Saute Narcisse. **D.D.**

CHORÉGRAPHIE ERNA ÓMARSÐÓTTIR
— CINÉMATÈQUE QUÉBÉCOISE —

DARK FIELD ANALYSIS

Nous tous autour d'eux deux. Eux ? Apollon, Janus ou un Laocoon bicéphale. C'est à un combat de mâles esthètes qu'il faut se préparer. En guise d'échauffement, une conversation anecdotique qui, puisque sans fond, permet déjà de se repaître de la mélodie atonale des mots et de l'étrange sensation d'une non-rencontre. Les présentations faites, ce sera dans une pénombre colorée que les corps soudain en mouvement quittent la lascivité de l'incipit pour revêtir une énergie animale, primaire, reptilienne. C'est un monde parallèle qui émerge du ring, extrêmement esthétique, où l'humain n'a peut-être jamais existé. Il y survit pourtant deux êtres hybrides, technologiques et insectoïdes, condensés sur pattes de la faille de l'échange, preuve par l'image que le cœur à cœur n'a plus cours sous les lumières crues des néons. Il ne reste qu'à tenter de s'échapper de cet univers beau mais vain, et le ciel, outre-noir, demeure la seule issue. **M.S.**

CONCEPTION JEFTHA VAN DINTHER
— THÉÂTRE PROSPERO —

EN BREF

BLEU

Une fermière s'en va au champ, tous derrière et elle devant (si possible avec la mélodie). Les foins sont coupés, les tas sont faits, montagnes de vermicelles qui s'érodent sous la fourche. (Ingrédient : farine de blé dur). Ramasser la paille (manière emphatique et avec une once de nostalgie). Moment important dans la vie de la ferme, le ramassage de la tige après que la moissonneuse-batteuse a recueilli l'épi qui partira au moulin pour créer cette précieuse farine qui fera entre autre l'ingrédient principal de ce vermicelle de blé dur dont ce champ est l'utérus primordial (prendre une grande inspiration avant de lire pour accéder au sens). Godard a dit : « Un film c'est un début, un milieu, une fin mais pas forcément dans cet ordre. » Mais, me direz-vous (césure) pourquoi bleu ? Peut-être (avec humilité) que le drame du fermier, le moment où tout le travail pourrait être gâché, tout le fourrage n'être plus que foin à purin, où tout ce bon aliment (de préférence sans OGM) pour vaches et autre ruminants ne deviendrait que nid à champignons. Quand on est paysan, on est dépendant du ciel. Suivant les moments, le danger c'est le soleil ou la pluie. Quand rien ne bouge, ça amasse mousse et l'ennui prolifère comme entre les grains ici aussi devenus poussière. **D.D.**

CHORÉGRAPHIE JEAN-SÉBASTIEN LOURDAIS
— LA CHAPELLE SCÈNES CONTEMPORAINES —

L'AGENDA DU OFFTA

NORMAL DESIRES

CONCEPTION EMILE PINEAULT

« Sur scène, une figure seule est en constant débordement, ses contours troublés par une extase cinétique. L'impact, le flux, la répétition, la contrainte, la compression, la poussée, la chaleur, la vibration nous font voyager à travers une série d'états et d'espaces affectifs. »

Édifice Wilder - Espace danse, les 30 et 31 mai

WVORFORCE TRILOGIE

CONCEPTION SARAH CHOUINARD-POIRIER

« Un hommage aux quotidiens d'apparence ordinaire de trois groupes de travailleuses des domaines du transport, de la transformation alimentaire et du milieu hospitalier. La performance pose un éclairage sur les revendications et les vécus de ces femmes qui portent les marques de la discrimination sexiste, de la course à la productivité, des abus de responsabilité et du surmenage. »

Édifice Wilder - Espace danse les 31 mai et 1er juin

AALAPI + THE NDN WAY

CONCEPTION COLLECTIVE

« Aalapi est un laboratoire conçu à partir d'un documentaire radiophonique collaboratif québécois-inuit, une étroite collaboration entre Magnéto et des jeunes originaires du Nunavik. »

« The NDN Way prend racine dans un radio documentaire réalisée en 1974 par Cindy Bisailon avec le philosophe Cri Ron Evans sur la synthèse des visions du monde Cri. »

La Licorne, les 1er et 2 juin

DANS NOS VILLES

CONCEPTION KHOA LÊ

« Pour l'avant-première de son happening, Khoa Lê investit un restaurant du quartier chinois avec la présentation d'un conte de l'auteur Jonathan Bernier inspiré des légendes du Vietnam. »

Restaurant Mon Nan 43, rue de la Gauchetière est, le 2 juin

LA NÉBULEUSE

CONCEPTION ANNE-MARIE OUELLET

« Au-dessus de la place de la Paix flotte une petite pièce, antichambre du rêve. L'ambiance sonore de la Main s'y déforme. Les murmures se propagent. Le paysage urbain s'adoucit. »

Place de la Paix, Boulevard Saint-Laurent, en face du Monument-National, jusqu'au 3 juin

REFUS CONTRAIRE

EXPOSITION COLLECTIVE

« Près de soixante-dix ans après sa parution, le manifeste refus global habite toujours l'imaginaire et la mémoire des québécois-es. À travers une réappropriation collective du manifeste, l'exposition interroge son héritage en faisant place à des réalités culturelles diversifiées. »

Galerie de l'UQAM, jusqu'au 16 juin

> Toute la programmation sur offta.com



Plus spacieux et moins cher qu'un hôtel



MTL
VACATION
RENTALS

Contactez-nous pour tout savoir sur nos appartements tout équipés du Plateau, Montréal @MTLVacationRentals.com

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Anne Thériault —

Je crois que j'ai dû poser cette question à mille et une reprises, enfant. Vapeurs de jeunesse, vacances familiales, longs trajets en station wagon aux parois extérieures de bois, avec mes frères et ma sœur, entassés les 4 sur la banquette arrière en cuir beige, 1984-85-86... Destination Bas-du-Fleuve, terres maternelles, comme à chaque été nous nous y rendions. Quand est-ce qu'on arrive ? d'une petite voix, enthousiaste et impatiente, puisque je ne savais trop l'itinéraire de notre destination... Visions imaginées de campagne, de maison qui craque, d'odeurs qui bercent et probablement de créatures fantastiques cachées dans la forêt... Curieuse, naïve, cette voix devait tellement impatienter mes parents après 50 fois, surtout que ce n'était pas la dernière. Quand est-ce qu'on arrive ? Temps dilaté. Temps de famille, jujubes à la main, chaleur intense, nous étions 6. Enfant heureuse. Impatiente d'arriver. Mais je ne savais où. Encore moins pourquoi. Pas grave, j'étais si volontaire dans ce bonheur à venir. Dans ma tête, tout était là. Elle était remplie d'espoir et d'inconnu, de ce futur si proche, qui ne serait jamais comme je l'imaginais. Mais je savais que ce qui approchait en valait le coup. Jeune pousse j'étais, si pleine de désir. Et j'avais raison. Je réfléchis maintenant à cette question, me ramène

à cette douce nostalgie... Eh bien, je me dis que je n'ai peut-être pas vraiment changé. Je réalise que je la pose encore, cette question, de moi à moi. Quand est-ce qu'on arrive, Anne ? Encore curieuse, enthousiaste et naïve, un peu moins maintenant, mais toujours rêveuse et imaginative, dans l'expectative d'arriver enfin à ce moment encore non avvenu qui dans ma tête vit doucement, fantasmé. Chaque jour, dans la création, j'y crois. Je choisis d'y croire à répétition. Peut-être que je n'y arriverai pas. Ce n'est pas très grave. Peut-être que ça m'emmerderait d'y arriver, au final. Je choisis de croire à ma vision futuriste qui pourrait faire en sorte que j'arrive, mais peu importe la destination et peu importe si j'y parviens. Je crois. Je fantasme sur ce futur et j'avance, je risque. Papa, maman, conduisez tranquille.

Anne Thériault est danseuse et chorégraphe. Elle présente cette année au FTA « Récital » (Le Balcon - Eglise unie Saint-James jusqu'au 1er juin).



« Windigo » de Lara Kramer (Espace Libre, jusqu'au 2 juin) © Stefan Petersen

I/O Gazette n°83 — 30.05.2017
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel 75005 PARIS
SIRET #81473614600014
Imprimeur : Publications Lysar inc. - courtier
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gali Collette

Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Léa Coff, André Farache, Pierre Fort, Wouter Hillaert.

Photo de couverture "Oh Christmas Tree" © Michael Goldrei / mikrosketch.com

LE FAUX CHIFFRE

14 238

C'est le nombre de litres de vin consommés au QG du FTA en 2017.

L'HUMEUR

« Quand la taupe boit dans le fleuve, elle ne prend que ce qu'il lui faut. »

Tchouang-Tseu

PLUS DE FTA

AUTOUR DU LACTUME

CONCEPTION MARTIN FAUCHER

« Plus de 50 ans après la parution de L'avalée des avalés (1966), qu'ont suivi des romans comme Le nez qui voque, L'océantume, La fille de Christophe Colomb et L'hiver de force, l'œuvre de Réjean Ducharme n'a jamais cessé d'être lue et relue. »

La Chapelle Scènes Contemporaines, du 1er au 4 juin

NOS GHETTOS

MISE EN SCÈNE STÉFAN BOUCHER ET J-F NADEAUT

« S'inspirant de la psychogéographie, qui interroge l'effet du milieu sur l'individu, Nadeau et Boucher décortiquent avec un ludisme sauvage le tronçon commercial de la rue Bélanger à l'angle de la 2e Avenue, où des commerces Montréalais de cultures diverses se côtoient dans une inébranlable ignorance mutuelle. »

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, du 2 au 6 juin

BETROFFENHEIT

CHORÉGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE CRYSTAL PITE

« Coup de fouet émotif et artistique, Betroffenheit, mot allemand qu'on peut traduire par stupeur paralysante, nous catapulte dans la quête obsédante et cauchemardesque d'un être atteint du syndrome post-traumatique. »

Centre Pierre Péladeau, du 5 au 7 juin

ALKANTARA FESTIVAL À LISBONNE : L'ESPRIT DU LIEU

— par Mathias Daval —

Né il y a 25 ans d'une initiative de promotion de la danse contemporaine au Portugal, Danças na Cidade, Alkantara est devenu le faisceau biennal de convergence des énergies chorégraphiques et théâtrales. I/O était à Lisbonne pour le premier week-end du festival.

Alkantara, avant d'être un événement, c'est d'abord un lieu. Un pont, si l'on en croit son étymologie arabe. Ce vieux bâtiment du quartier de Santos réaffecté aux activités d'une association culturelle, avec une vue imprenable sur le Tage, est certainement l'un de ces pôles énergétiques qui fait le lien, tout au long de la saison, entre porteurs de projets et diffuseurs, performeurs et public. L'« Espaço Alkantara », cédé par la municipalité en 2008, est un lieu d'accompagnement artistique mais aussi, pendant le festival, de ralliement, de fête et de représentation. On y avait croisé l'année dernière Christiane Jahay en pleine résidence de création, et cette année le chorégraphe et danseur marocain Radouan Mriziga, dont l'envoûtant « 7 » est programmé dans l'édition 2018. Car Alkantara a un double visage, offrant une sélection portugaise aussi bien qu'internationale. Dans cette dernière, « Corbeaux » de Bouchra Ouizguen, circulant un peu partout depuis deux ans, Antoine Defoort et son « Un Faible degré d'originalité » vu à Reims Scènes d'Europe en 2017, ou encore

la re-création de « Five Days in March » du serial festiva-lier Toshiki Okada. Moins connus en France, les Mexicains de Vaca 35 rejouent l'un de leurs anciens spectacles « Lo único que necesita una gran actriz, es una gran obra y las ganas de triunfar » : librement inspiré des « Bonnes » de Genet, ce court duo au réalisme volontiers cru et crade offre une version décapante et humaniste des chocs sociaux et intimes, des haines médiocres, dans une esthétique à mi-chemin entre le glauque et le burlesque, façon Ettore Scola d'« Affreux, sales et méchants ».

«

Messageurs de l'oubli

Côté portugais, au Maria Matos Teatro Municipal, Sofia Dinger présente « Uma canção para ouvir-te chegar » (Une chanson pour t'entendre arriver). A l'instar de « Ensaio para uma cartografia » de Mónica Calle dans laquelle Dinger était d'ailleurs l'une des interprètes, « Uma canção... » est une proposition dont la radicalité expérimentale ne peut être qu'affaire de quitte ou double. Dans ce solo « pour une présente et de nombreux absents », la performeuse portugaise se confronte aux limites de la parole. D'abord impossible autrement que sous la forme de pépiements, faits à la bouche et amplifiés par micro, comme une étrange conversation de

laquelle, à moins d'être doué de glossolalie aviaire, on se contente de recevoir, brute, l'énergie stridente. A ce langage non articulé se mêlent des sanglots, des demi-rires et reniflements que Dinger traite comme les composants actifs d'une étrange mélodie dont la désolation pointe dans des morceaux de discours bientôt explicites : un dialogue avec Rimah Jabr, artiste palestinienne exilée au Canada, avec Etty Hillesum, morte en déportation en 1943, et avec son propre père, dont l'évocation posthume est en creux dans tout le spectacle. Cette désolation de l'absence, c'est bientôt le lied de Schubert « Ständchen » qui en devient la figure musicale envahissante, interprété à toutes les sauces vocales ou instrumentales. Dinger exploite avec ardeur un matériau sonore fécond, ponctuant ses ultimes interventions de coups de grosse caisse semblables aux battements d'un cœur alourdi. « Entends-tu les rossignols ? / Hélas ! voici qu'ils t'implorent, / Qu'ils t'adressent en mon nom / La douce plainte de leur mélodie. » Voilà les oiseaux psychopompes qui, sur les barbelés d'Auschwitz ou les murs de la mémoire intime, sont les messageurs de la perte et de l'oubli.

Alkantara Festival, Lisbonne, du 23 mai au 9 juin 2018

REPORTAGES

FESTIVAL LES ÉMANCIPÉES À VANNES

— par Jean-Christophe Brianchon —

Au mois de mars cette année à Vannes, en France, se déroulait la deuxième édition d'une initiative folle de liberté : Les Émancipées, avec deux « é », comme pour mieux dire aux emmerdeurs tatillons d'aller voir ailleurs. Ici pendant cinq jours, la scène crée sa propre grammaire. Loin des règles, proche du monde.

Et la première des libertés de ce jeune festival est peut-être de celles qui sont les plus rares et les plus rassurantes : celle d'avoir la force de se libérer du carcan de la logique économique. Sorte de chimère théâtrale où le rêve de mélange rejoint celui d'un monde où seul le plaisir prévaut. Les Émancipées avance en effet avec la volonté de faire ce que pour ainsi dire aucune structure n'oserait faire : proposer 19 spectacles dont 11 sont des formats uniques qui n'ont a priori aucune vocation à tourner. Autrement dit, sur les plateaux des Scènes du Golfe que dirige Ghislaine Gouby (ancienne directrice de Toulouse Théâtre et fondatrice du festival Bancs Publics), et par l'entremise de l'auteur Arnaud Cathrine, c'est non seulement le sentiment de s'émanciper des règles qui est offert au public, mais aussi la concrétisation d'une idée bien ancienne

et propre à la scène qui s'affiche : celle selon laquelle chaque représentation revêt par essence un caractère unique. Fort heureusement cependant, toute la force de ce projet ne tient pas uniquement à son idée mais aussi à sa réalisation qui nous permet de voir se succéder, sur les scènes du Théâtre Anne de Bretagne et de La Lucarne, des artistes qui, chacun dans son champ, excellent avec pour volonté principale de se mélanger entre eux.

«

Poésie des sons

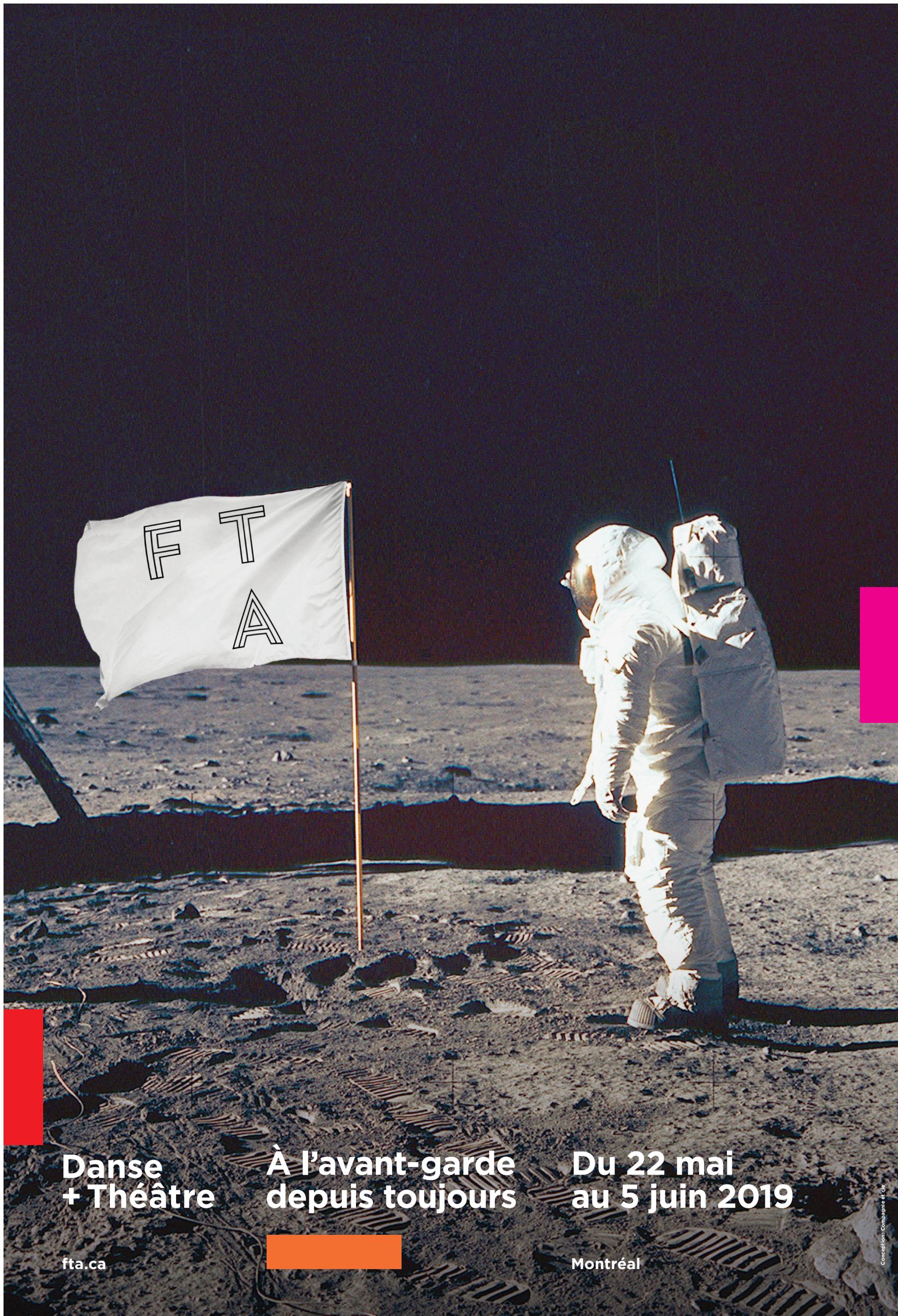
Ainsi concrètement, c'est ici la littérature et la musique qui communiquent pour présenter des mises en espace et en musique de textes bien souvent écrits par leurs auteurs pour l'occasion. De Raphaële Lannadère à Jeanne Cherhal en passant par Christophe, les musiciens d'aujourd'hui se mettent au diapason des auteurs du temps présent pour nous faire entendre des tentatives, des envies et des soupirs qui rappellent à ceux qui l'habitent encore que la Terre peut être légère tant que la poésie l'habite. La poésie des sons de la musique bien entendu, mais celle des mots surtout, puisque c'est bien principa-

lement de chanson dont il est ici question, et de chanson française dans tout ce que cela implique d'amour du mot, de son jeu et de l'utilisation du langage. Difficile donc, dans cette jungle des mots, de tirer l'épingle d'un nom, d'un artiste de la programmation de cette édition 2018, mais puisque la cruauté de l'exercice critique l'exige, deux instants resteront dans la mémoire des pages de I/O Gazette : Alice Zeniter s'avançant sur la scène immense de la grande salle de 800 places du Théâtre Anne de Bretagne pour nous dire « Le Seigneur des porcheries » et Arnaud Cathrine et Florent Marchet évoquant pour nous la vie sans fin de Raymond Radiguet. A chacun de ces instants, c'est une histoire du temps qui s'affichait à nos oreilles, autant qu'une histoire du monde, permettant au festival d'être ce que tous les autres devraient essayer de devenir : la caisse de résonance des hommes... Pour nous faire oublier, un peu, et « contredire le monde », comme le disait l'auteur du « Diable au corps ».

Festival Les Émancipées, Vannes, mars 2018

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



**Danse
+ Théâtre**

**À l'avant-garde
depuis toujours**

**Du 22 mai
au 5 juin 2019**

fta.ca

Montréal

Conception: Compagnie et Cie